

Ara bé, com a bon romanista, el català ha estat per a ell objecte de particular estima i dedicació. El vaig conèixer el 1968 a Estrasburg, on el prof. Straka havia organitzat un cicle de conferències sobre la Lingüística Catalana on van participar Ramon Aramon, Antoni M. Badia Margarit, Germà Colón, Enric Guiter, Joan Solà i jo mateix. Lüdtke, en la seva participació en el debat, ja va mostrar la seva inquietud per les noves tendències de la lingüística. En aquell col·loqui, seguit del d'Amsterdam, es va posar el llevat de la futura Associació Internacional de Llengua i Literatura Catalanes que treballa tan activament pel foment d'aquests estudis entre catalanistes nacionals i estrangers; des d'aleshores, Lüdtke esdevindria un assidu constant dels nostres col·loquis: en el que seria el tercer col·loqui de l'Associació, celebrat a Cambridge (1964), va presentar una comunicació sobre *La description algorithmique de la flexion verbale du catalan*, molt teòrica, personal i innovadora, i en el desè, celebrat a Frankfurt am Main (1994), una ponència, ara en català, *Entre llatí i romànic: amb especial consideració del català*, on brillen les seves excepcionals aptituds per a abordar aspectes diacrònics dins el marc romànic.

D'aleshores ençà, la seva relació amb el món català i especialment amb l'Institut d'Estudis Catalans ha estat constant: la Secció Filològica, atenta a la seva brillant trajectòria científica, el va nomenar membre corresponent (2000), va ser membre del Comitè Científic de la revista *Estudis Romànics* (2000-2003), en la qual va col·laborar, com també va fer-ho en *Llengua & Literatura*; igualment va contribuir amb un article sobre el pas del llatí a les llengües romàniques ofert a Antoni M. Badia Margarit en la Miscel·lània que la Universitat de Barcelona va dedicar al nostre lingüista.

Als 84 anys ens ha deixat un romanista de primera fila, un enamorat de la nostra llengua, un defensor de la nostra identitat, un home de tracte cordial. Que trobi en el més enllà la pau reservada als qui han fet del treball, la justícia i la dignitat la raó de la seva vida.

Joan VENY
Institut d'Estudis Catalans

CLAIRE BLANCHE-BENVENISTE
(1935-2010)

Claire Blanche-Benveniste, décédée le 29 avril 2010, est née à Lyon le 15 janvier 1935, dans une famille où une double tradition Ashkenase, par sa mère, et Sepharade, par son père, l'avait vue grandir aux accents mêlés du russe, du yiddish, du grec, du judéo-espagnol, du turc, du portugais. Mosaïque linguistique, magnifiquement décrite dans un article écrit beaucoup plus tard «langue du métèque et langue du savant», où à la diversité des langues s'ajoutait la diversité de leurs usages: berceuses de la «nona», sa grand-mère bien aimée, mais aussi tradition savante de l'aïeul érudit dont on trouve la trace dans des textes de la Catalogne médiévale. C'est sans doute dans la virtuosité des joutes oratoires qui animaient sans nul doute cette foisonnante communauté qu'il faut trouver la source à la fois de son intérêt passionné pour la langue parlée, mais aussi de la sûreté de la connaissance intuitive qu'elle en avait. À ce stimulant terrain, il fallait ajouter du savoir et de la méthode pour devenir une grande linguiste. Elle a donc acquis une solide formation en philologie médiévale en langue d'oïl comme en langue d'oc (c'était aussi une spécialiste de l'ancien Provençal) sous la direction des maîtres les plus exigeants, parmi lesquels Jean Boutière ou Robert-Léon Wagner. Elle y a ajouté une maîtrise vite innovatrice des courants guillaumiens et structuralistes qui prédominaient dans les milieux romanistes de la Sorbonne des années 60. Agrégée de Lettres Modernes, Diplômée de l'École Pratique des Hautes Études, Docteur ès-lettres de l'université Sorbonne Nouvelle, elle allait, à partir de là, construire une brillante carrière univer-

sitaire. Elle a d'abord occupé un poste d'Assistante à Lyon, puis à la Sorbonne, pour terminer au grade de Professeur à la Classe Exceptionnelle à l'Université de Provence, à Aix-en-Provence. Elle y était venue en 1964, alors que la Sorbonne lui tendait les bras, à l'appel de Jean Stefanini, pour former, sous sa direction d'abord avec André Chervel, puis avec d'autres espoirs de la linguistique française, une équipe d'exception qui a joué un rôle innovateur dans le développement de notre discipline. Vers la fin d'une carrière exemplaire, elle a cumulé son poste avec une Direction d'Études à l'École Pratique des Hautes Études de Paris. Elle a enfin été nommée Professeur émérite à l'Université de Provence en 2000. Elle était Docteur honoris causa de l'Université de Leuven et a Présidé la Société de Linguistique de Paris, pour laquelle elle a rédigé quantité de rigoureux compte-rendus. Elle a été invitée à plusieurs reprises à donner des cours de linguistique française et générale dans les universités étrangères les plus prestigieuses des États-Unis, d'Europe et d'Amérique latine. Comme savant, elle a écrit ou dirigé huit livres : *l'Orthographe*, avec André Chervel en 1969, dont le caractère iconoclaste souleva de roboratives polémiques, *Pronom et syntaxe* en 1984 avec José Deulofeu et Karel Van den Eynde, *Le français parlé: édition et transcription* avec la regrettée Colette Jeanjean en 1987, *Le français parlé: études grammaticales* en 1990 avec ses étudiants docteurs, *Recueil de textes de français parlé* en 1995, avec Frédéric Sabio et Christine Rouget, *Approches de la langue parlée* en 1997, qui sont autant de références dans le domaine, *Eurom 4* en 2003 avec entre autres André Valli, et un huitième publié en 2010, *Le français. Usages de la langue parlée*, en collaboration avec Philippe Martin. Ces ouvrages synthétisent la matière de plus de cent cinquante articles publiés sous son nom ou en collaboration, caractérisés par la finesse de l'intuition linguistique, l'intelligence et la profondeur de l'argumentation. Elle a, de plus, conçu et dirigé la revue *Recherches sur le Français Parlé*, qui a été la seule à diffuser cette ligne de recherches de 1979 à 2001. A partir de cette spécialité, dont elle avait été une des tout premières à comprendre l'intérêt pour le développement de la science linguistique —au point que la recherche sur la langue parlée est aujourd'hui un domaine largement exploré tant par les théoriciens du langage que par les praticiens de son traitement automatique— elle a étendu son activité à d'autres domaines de la linguistique: l'acquisition de la langue et de l'écriture, la prosodie, la langue des signes, la sociolinguistique et enfin un domaine où enjeu politique et théorique se rencontrent: l'enseignement simultané de langues voisines, avec comme réalisation concrète la méthode EuRoM 4, utilisée dans de nombreuses universités en Europe pour enseigner simultanément quatre langues romanes. Parmi toutes ces contributions qu'il me soit permis d'en évoquer plus longuement deux, auxquelles j'ai été associé. En premier lieu bien évidemment, l'étude de la langue parlée. Il faut rappeler que jusqu'aux travaux dirigés par Claire les grandes langues de culture tel le français, n'avaient jamais été examinées du point de vue de l'oral. C'est grâce à l'acharnement de chercheurs comme elle qu'on est venu à bout, petit à petit, des terribles préjugés à l'égard de la langue parlée, considérée comme populaire voire vulgaire, comme la langue des balbutiements et des eh., bref comme la langue des phrases inachevées et fautives. Alors que Claire, rejoignant les intuitions des poètes modernes qu'elle connaissait parfaitement, nous a persuadés, article après article, que les hésitations et les réponses prétendument erronées, loin d'être des déchets dont il faudrait se débarrasser, sont des voies d'accès à la fabrication du sens, comme on peut le voir dans la virtuosité avec laquelle Henri Michaux utilise les tâtonnements empruntés au parlé pour décrire un polyèdre «en route pour la forme sphère»:

[...] un grand polyèdre, presque une sphère, non pas presque, mais en route pour la forme sphère (*Façons d'endormi*, p. 277)

Pour Claire, la langue française était un tout dont l'ensemble des manifestations devait susciter l'intérêt de l'analyste. Elle suivait Michaux en tirant les plus grands enseignements de ces énoncés minutieusement observés et choisis parmi les productions orales quotidiennes anonymes qui rivalisent en effets de style avec les réussites individuelles des auteurs reconnus:

«Les machins, là... Comment ça s'appelle ?... Les Flamands belges...mamama! ... Pour les comprendre, eux !»

L'intérêt que cela représente du point de vue cognitif est évident: *language is a window on the mind* disait Chomsky, mais Claire aurait pu préciser, renversant les priorités ordinaires «and performance is a window on the roots of language». Ainsi nos connaissances de la langue parlée peuvent contribuer à nos connaissances du langage tout court. Et Claire est restée persuadée jusqu'à la fin de sa vie que cette dimension de la recherche n'avait jamais été prise suffisamment au sérieux en France; et que cela condamnait malheureusement les descriptions grammaticales à demeurer parcellaires; dans son tout dernier ouvrage, elle insiste sur ce point:

Nous manquons encore d'instruments pour décrire la grammaire du français parlé dans toute son ampleur et dans toutes ses variétés. Il y faudrait de grandes quantités de données enregistrées et transcrites, c'est-à-dire de grands corpus de l'ordre de dix millions de mots, qui font défaut pour l'instant. Ce petit ouvrage ne peut présenter que certains aspects de la description du français parlé.

Il est évident que la question de l'outillage technique ne représente qu'un des défis à relever pour faire entrer l'oral dans la grammaire du français: affirmer la place centrale des données orales dans la démarche de description ne disait rien sur la manière de mener cette description.

C'est ainsi que Claire a défendu le besoin impérieux d'une rénovation des cadres d'analyse, se méfiant tout autant de la doxa trop rigide et passéiste de la grammaire traditionnelle que de certains courants théoriques qui manifestaient à ses yeux trop peu d'intérêt pour la description des données. Ce qu'il s'agissait de révéler par une approche descriptive, c'est d'abord des phénomènes nouveaux, jamais décrits jusqu'ici, comme les emplois si divers et si surprenants de séquences comme: *une fois*. Le français écrit peut commencer une phrase par un participe apposé comme dans: *Arrivés au sommet de la colline, nous nous reposâmes* en concurrence avec une forme introduite par *une fois*: *une fois arrivés au sommet de la colline nous nous sommes reposés*. Le français parlé de conversation montre une tendance forte à utiliser la forme introduite. Pour expliquer cette variation dans les usages, Claire, dans une analyse magistrale, a créé une nouvelle catégorie d'analyse, celle de «stabilisateur de relation», catégorie que les variétés de conversation utiliseraient dans le cas de relations syntaxiques instables, comme le serait celle d'apposition de participes. Cette catégorie se révèle féconde et peut être réutilisée pour rendre compte par exemple du fait que l'on dira plus facilement *il y a des gens on les comprend pas* que *des gens on les comprend pas*. Elle a de même renouvelé l'étude de la «phrase nominale» en associant dans son analyse une version renouvelée du «predicative nexus» de Jespersen à l'ouverture inédite de la syntaxe vers les «regroupements macrosyntaxiques». Ce questionnement sur les concepts de la description grammaticale a été constant chez Claire, à qui on doit des études bien connues consacrées notamment aux limites de la notion de subordination, à l'étude des éléments non régis, à l'organisation des constructions syntaxiques à travers différents «dispositifs de la rection», à la notion de «verbes faibles», à l'importance des phénomènes de listage paradigmatique, ou à l'ordre des mots, pour ne prendre que quelques exemples.

Mais ce n'est pas seulement dans l'étude de «constructions» peu ou mal décrites que la contribution de Claire aura été déterminante. Elle a en effet, encore une fois en prenant totalement le contre-pied des analyses en vigueur à l'époque, renouvelé l'étude de la «phrase simple». Elle sut tirer partie à la fois de la méthode de terrain et des intuitions d'un collègue spécialiste des langues africaines et de la rigueur argumentative que, jeune assistant, j'avais apportée, frais émoulu des enseignements des disciples de Chomsky débarqués en force dans le foisonnant Vincennes des années 70 pour être le principal maître d'oeuvre de l'«Approche pronominale», à la fois théorie de la langue et manuel de description des usages, travail collectif largement inspiré de sa Thèse d'État.

Le point de départ est bien connu : une des contraintes majeures auxquelles les langues sont soumises, quelles qu'elles soient, est celle de la valence verbale : dans n'importe quelle phrase simple, chaque verbe exige autour de lui un certain nombre de compléments pour construire un énoncé complet: *dormir* ne veut qu'un sujet, *manger* veut un sujet et un objet, *donner* veut un sujet, un objet direct et un objet indirect, etc. Chaque langue contient des dizaines de milliers de verbes et chaque verbe a sa propre valence. L'hypothèse fondamentale de l'Approche pronominale est que pour hiérarchiser les dizaines de propriétés que présentent ces verbes, il faut partir de la réalité la plus simple. Or quels sont les éléments les plus simples qui gravitent autour du verbe? Ce sont les pronoms. Ce sont eux qui représentent le squelette syntaxique de la phrase, que les mots du lexique viendront à la fois habiller et dissimuler sous l'accessoire. Le nombre de pronoms étant fini, cette approche a l'avantage de faire l'économie des énumérations de la variation lexicale, qui elle, est infinie.

Alors que pour la tradition, le pro-nomen est quelque chose qui s'utilise pro aliquo nomine, c'est-à-dire qui vient à la place et après le nom, pour l'Approche pronominale, le pronom est antérieur au nom. Comme l'a montré Jean Stéfanini dans un magistral chapitre historique, Claire n'a donc pas hésité à invertir tout simplement la relation traditionnelle entre les deux, allant du pronom au lexique au lieu d'aller du lexique au pronom. Cette prise de position audacieuse est non seulement méthodologique, elle est conceptuelle également dans la mesure où on rejoint par-là le débat philosophique sur la façon dont la langue réfère au monde. L'Approche pronominale se réclame effectivement, et à juste titre, de Quine et de Pierce qui dit que «there is no reason for saying that I, you, this or that stand in place of nouns; they indicate things in the directest possible way».

La France avait reconnu ces éminentes qualités de chercheur et de professeur en nommant Claire Blanche-Benveniste Chevalier de la Légion d'honneur. Mais, fidèle à ses origines, les témoignages de reconnaissance qu'elle préférait étaient sans nul doute ceux que lui apportaient les nombreux visiteurs, anciens étudiants, collègues ou simplement amis, qu'elle accueillait avec une chaleureuse élégance dans son jardin d'Aix-en Provence, où elle a fini sa vie parmi les fleurs que le Printemps venait d'y faire éclore.

Henri-José DEULOFEU

MIQUEL SIGUAN I SOLER
(1918-2010)

L'éminent psicolingüista Miquel Siguan i Soler, nat el 1918, morí el 9 de maig de l'any 2010, a Barcelona. Nascut a la vila barcelonina de Gràcia, estudià als Josepets i a l'Institut Balnes. Era secretari general de la Federació Nacional d'Estudiants de Catalunya (FNEC) quan esclatà la Guerra Civil, i amic íntim d'Heribert Barrera. Pel càrrec que ocupava podria haver evitat d'anar al front, però s'allistà a una companyia anarquista i lluità al duríssim front de Terol. Aconseguí una beca del Partit Laborista britànic i estudià a la London School of Economics i a l'Institute of Applied Psychology, on s'especialitzà en psicologia industrial i del treball. Aquesta tasca culminà amb un doctorat a la Universitat de Barcelona el 1951, després d'haver estat catedràtic d'ensenyament secundari en un Institut de Santander i haver ensenyat psicologia industrial a Madrid. Ingressà al Consell Superior d'Investigacions Científiques el mateix any que es doctorà. L'any 1962 aconseguí la càtedra de Psicologia a la Universitat de Barcelona. A partir d'aquell moment impulsà l'ensenyament universitari de la psicologia —que havia encetat molt abans el gran psicòleg Emili Mira, fundador mundial de la psicotècnica i que s'exilià al final de la Guerra Civil. Siguan